

Montréal dans *Les Aurores montréalaises* 『モンリオール・オーロラ』における モンリオール

LEE In Sook
リー・インソク

要約

モニック・プルーは、モンリオールが現代ケベック社会を映し出す鏡であると考えている。そのため彼女は、都市そのものよりも、そこの住人たちに関心をいさぐ。彼らの孤独、社会的疎外や苦悩を描写することによって、彼女は自己を定義しようとしている多文化社会の1枚の絵画を示そうとするのだ。

ケベックの過去は、モンリオールに住むケベコワたちの人生に染みこみ、彼らが集合的アイデンティティを形成するのに影響を与えている。ケベック文学では、ケベコワたちは社会から疎外された暴力的な父親のイメージで表象される権力にたいしてトラウマを抱えていた。『モンリオール・オーロラ』では家族は崩壊している。父親は不在であるか、さながら子どものようで、両親から保護を受けられない子どもたち、とくに娘たちは、正常なアイデンティティ形成に失敗して売春や麻薬にふけっている。

ケベコワたちは彼らの国においてだけでなく、大陸規模でもマイノリティである。地政学的かつ人口統計学的な現実がしばしば英語話者とフランス語話者とのあいだの緊張関係を生み出している。ケベックの大部分は、連邦政府による植民地政策の経験と、フランス文学の影響力が強いことによる文化的植民地状態に由来した劣等感に苦しんでいる。モニック・プルーはケベックの知識人たちを苦しめているこの劣等意識を明らかにする。

この作品では、モンリオールという都市が出身地と目的地の文化どうしが互いに対決しあい、共存しあい、あるいは衝突しあうメルティングポットであることが示される。そこに見られる多くのエスニック・コミュニティ

が文化変容を起こし、互いの文化を引き受けることによって豊かになるのである。多様なバックグラウンドをもつすべての登場人物たちはコミュニケーションの必要性を感じているが、それは関係を築くことによってのみ自分たちを理解してもらえるからである。彼らはいわば、文学において長いあいだ探求されてきた、しかしまた再形成されつつもあるケベックの文化的アイデンティティの象徴なのである。

Mots-clés : Monique Proulx, Identité, Transculturalisme, Montréal

キーワード：モニック・プルー、アイデンティティ、トランスカルチュラルイズム、モントリオール

Depuis la Révolution tranquille, les écrivains québécois ont de plus en plus tendance à choisir Montréal comme cadre spatial de leur univers littéraire. Cette arrivée de Montréal dans la littérature québécoise marque une modification de ses thèmes et de ses valeurs. En effet, la littérature québécoise, qui a fait jusque-là tant d'efforts pour privilégier les valeurs agraires et une identité nationale non altérée, se trouve soudain confrontée aux caractères plurilingue et pluriculturel de la ville. Montréal est par excellence un espace cosmopolite qui suscite la remise en question d'une identité unanime, et où le dialogue interculturel devient un facteur dominant.

Dans une interview publiée en 2010 dans *The French Review*, Monique Proulx explique ce qui fait de Montréal un lieu si intéressant. Selon elle, Montréal est une plaque tournante en Amérique, parce qu'on y côtoie des personnes de mentalités très différentes et de diverses ethnies. Les Montréalais ont « vraiment digéré des influences européennes, états-uniennes et du Canada anglais¹ ». Pour elle, vivre à Montréal est un beau défi, parce qu'on doit toujours y être ouvert sur l'inconnu et en même temps maintenir son identité. Les Montréalais essaient à la fois « de ne pas disparaître dans l'accueil fait aux autres et de ne pas tomber dans la paranoïa parce que la paranoïa est très facile lorsqu'on se sent une entité menacée² ».

Monique Proulx a publié un recueil de nouvelles, *Les Aurores montréalaises*, dont tous les épisodes se passent exclusivement à Montréal. Pourquoi a-t-elle choisi ce titre pour cette œuvre parue en 1995, un an après le deuxième référendum ? Nous croyons qu'elle a voulu donner un effet de résonance idéologique au Québec. Dans

l'histoire du Québec, l'aurore est utilisée comme métaphore de l'espoir d'une nouvelle ère annonçant la fin de la "Grande Noirceur". Heinz Weinmann, qui a analysé le rapport entre l'identité nationale et le cinéma au Québec, met l'accent sur la signification spéciale de l'aurore dans l'histoire québécoise. Il remarque que *La petite Aurore*, une pièce de théâtre représentée plus de quatre mille fois de 1920 à 1950, peut être interprétée comme un mythe national illustrant l'histoire douloureuse et blessante du Québec. D'après Weinmann, le prénom de l'héroïne, Aurore, n'a pas été choisi par hasard ; « Aurore, son nom même le suggère : il s'agit de l'aube, de la naissance aurorale d'un nouveau "jour" d'une ère, celle du Québec. Aurore happée encore par les forces de la Nuit, de la "Grande Noirceur"³ ». Monique Proulx aussi choisit l'aurore comme métaphore de la naissance d'un nouveau jour post-référendum.

Les Québécois ont de nouveau vécu une sérieuse crise d'identité nationale, quand leur indépendance politique a été refusée lors du premier référendum de 1980. Le résultat du référendum a gravement porté atteinte à leur fierté construite depuis "la Révolution tranquille". Pour les Québécois, l'autre représenté par les anglophones dominateurs était le bourreau qui menace le moi. Se sentant martyrisés, ils se croient victimes de l'autre. Le discours sur l'identité depuis la Révolution tranquille est donc basé sur le refus et la négation de l'autre. Mais face à l'échec du référendum, ils ont pris conscience que cette idéologie était illusoire. Ils ont compris que l'identité ne peut se construire qu'à travers et par l'autre et qu'un discours sur l'identité excluant l'autre n'a pas de sens. L'après-référendum les a mis dans une nécessité impérative de se réconcilier avec l'autre et de vivre avec l'autre. Les Québécois avaient alors besoin d'un nouveau discours sur l'identité nationale, que Monique Proulx essaie de décrire dans *Les Aurores montréalaises*.

Notre auteure pense que Montréal est un miroir reflétant la société québécoise contemporaine. C'est pour cette raison qu'elle s'intéresse à ses habitants plutôt qu'à la ville elle-même. A travers la description de leur solitude, de leur aliénation et de leur souffrance, elle réussit à montrer le tableau d'une société multiculturelle, société en devenir, en train de se définir.

Absence du père

L'image du père dans la littérature québécoise désigne souvent le régime

conservateur, qui, en collaboration avec l'Église catholique, a tenté d'enfermer le peuple dans l'ignorance dans le but de garder le pouvoir.

Bien que nous puissions rarement trouver le père dans les vingt-sept nouvelles des *Aurores montréalaises*, dans la troisième, *Jouer avec un chat*, cette figure en est le personnage principal. Monique Proulx y décrit deux journées d'un homme qui vient d'emménager à Montréal. Nous pouvons y lire le contraste entre la fille de vingt-cinq ans, prématurément vieillie à force d'avoir vu les dessous de la vie, et son père de quarante-sept ans, encore immature. Avec l'aide de l'alcool et de la drogue, la fille supporte la traversée d'un long tunnel de désespoir causé par l'irresponsabilité et les mensonges de son père. Cinq ans après avoir réussi à s'en sortir toute seule, elle déverse toute sa colère contre son père.

« J'ai manqué de père, démarre-t-elle avec une vigueur nouvelle. Le deuil d'un père vivant et irresponsable est plus pénible à supporter que celui d'un mort. Mon père n'a pas joué auprès de moi son rôle de garde-fou. J'ai manqué toute ma vie de garde-fou. »
(AM, p. 30)

Le père au Québec souffrant de l'aliénation sociale et économique, n'a pas pu jouer le rôle de garde-fou pour ses enfants. Et ceux-ci, à force d'avoir dû survivre sans aucun guide paternel, ont perdu leur innocence trop tôt. Dans *Les Aurores montréalaises*, les filles, sans protection paternelle, tombent facilement dans la toxicomanie ou se prostituent. *L'Enfance de l'art*, un court épisode de trois pages, relate une heure et cinquante minutes de la vie de Marie, douze ans.

Bien que Marie ne soit pas orpheline, ses parents sont parfaitement absents de sa vie. Elle fait de l'auto-stop et vend son corps à des automobilistes. Avec l'argent qu'elle gagne en se prostituant, elle achète un ourson blanc en peluche et de la nourriture. De retour dans sa maison froide, vide de chaleur parentale, elle recherche une chaleur synthétique dans son nouvel ourson blanc.

D'après Lacan, le rapport de l'enfant avec le père décide la transition de la phase imaginaire à la symbolique de l'enfant. Mais, comme le père québécois est absent ou reste encore un enfant, les filles échouent à former une identité stable. Elles ne peuvent pas mener normalement une vie sociale, si bien qu'elles projettent sur elles-mêmes l'indifférence et la violence faites par leur père. Faute d'une identité

sociale, elles se considèrent comme une marchandise et sont enfermées dans des relations sociales altérées.

Trauma collectif

Dans *Jouer avec un chat*, le père découvre petit à petit Montréal en visitant ses quartiers. Il passe à côté du stade olympique qui figure le drame collectif des Montréalais. Le stade évoque leur amour-propre profondément blessé.

Grâce à la Révolution tranquille, sûrs d'eux-mêmes, les Montréalais étaient convaincus de pouvoir faire des choses sans aide du gouvernement fédéral. C'est pourquoi, en 1969, le maire de Montréal, Jean Drapeau, a annoncé la candidature de la ville à l'organisation des Jeux olympiques d'été de 1976. Il a voulu prouver l'accession de Montréal au rang de ville internationale. Mais le résultat était un échec total. La construction du stade a coûté un milliard de dollars, trois fois plus que la somme prévue initialement. Et, à cause des retards accumulés, les Jeux olympiques ont dû commencer dans un stade dont les aménagements étaient inachevés. La cérémonie d'ouverture était elle aussi un échec, parce que la statue d'un dinosaure, qui devait en faire l'ascension, s'est écroulée.

Les Québécois sont minoritaires en Amérique du Nord sur le plan socio-politique et linguistique. Chez nombre d'intellectuels québécois, le sentiment d'une double colonisation est perceptible : colonisation politique venant du gouvernement fédéral, mais aussi colonisation culturelle, à cause de la force de la littérature française. Ce sentiment a joué un grand rôle dans l'histoire des idées au Québec. Monique Proulx décrit avec humour le complexe d'infériorité et l'hypocrisie des intellectuels québécois dans *Français et Françaises*.

Sylvain, écrivain québécois, a horreur du Québec « paranoïaque et boutonneux où l'on croit encore que les sagas télévisuelles constituent la quintessence de la littérature »(AM, p.182). Quand le célèbre éditeur d'une prestigieuse maison d'édition parisienne se montre intéressé par ses écrits, il est submergé par la vanité et rêve d'aller s'installer à Paris. Les intellectuels québécois réunis dans une rencontre avec Nicola, éditeur parisien, organisée par Sylvain n'hésitent pas à critiquer féroceMENT leur pays. Ce récit montre bien le double sentiment des intellectuels québécois à l'égard du Québec.

En réalité ce petit pays qu'ils pourfendaient de leur hargne était ce qu'ils aimaient le plus au monde, ce petit pays se déroband sans cesse sous leurs pas leur causait sans cesse tant de chagrin qu'il fallait bien, pour se défendre, feindre de le mépriser. (AM p.189)

Cette réaction masochiste des intellectuels à l'égard de leur pays connote le trauma collectif des Québécois. Ceux-ci souffrent du trauma d'un peuple castré à force d'avoir vécu une histoire marquée par une succession de défaites et de désespoirs. Projetant sur eux-mêmes l'image du moi déformée par le dominateur, les Québécois se méprisent et se torturent.

Proulx consacre un de ces récits - *Oui or No* - à une histoire de trahison conjugale alternée avec l'histoire du référendum au Québec. Eliane, une Québécoise, trompe son mari avec Nick, un homme de Toronto. Au moment où son petit pays demande : « Nous permettez-vous d'acheter les papiers qui vont nous permettre d'être suffisamment en règle pour nous permettre d'avoir un lit⁴ à nous ? Oui ou non » (AM, p.170) et que son mari, animateur d'un programme politique à la télévision, s'emporte contre ses concitoyens qui ont peur des sacrifices à payer pour l'indépendance, Eliane plonge dans un fantasme érotique avec Nick et pense à son appel : « Are we going to let this die ? When are you coming to Toronto ? » (AM, p.172) Eliane se rend finalement à Toronto et passe une nuit de passion dans le lit de Nick. Mais, à son retour au Québec, elle finit par comprendre qu'elle a été rejetée par Nick puisqu'il ne la rappelle plus. Le sentiment d'être rejetée s'accroît encore à cause des témoignages d'immigrants qui nient l'existence du Québec. Son mari et elle comprennent les motifs complexes de leur refus, mais pour eux il est quand même douloureux de constater que les gens venus d'ailleurs et installés ici depuis longtemps ne partagent pas l'idéologie locale. Au moment du verdict du référendum, Eliane et son mari s'embrassent et sombrent dans un état de chagrin aigu. La déception politique de son mari coïncide alors avec sa déception amoureuse.

Cette nouvelle reflète d'une certaine façon la réaction des francophones concernant leur défaite à ce référendum. Proulx prend soin pourtant de respecter plusieurs perspectives qui existent au Québec, si bien que la voix des autres communautés, comme celles des immigrants et des anglophones, n'est pas effacée. Et l'auteur met l'accent sur les tentatives réciproques de la part de chaque

communauté pour se comprendre et communiquer. C'est d'ailleurs sur les mots tendres de Nick pour apaiser Eliane, *I'm sorry I'm sorry*, que finit cette nouvelle⁵.

Transculturalité

Les vingt-sept récits de l'œuvre sont divisés en six parties qui ne sont pas numérotées, mais qu'on peut reconnaître parce que le premier texte se distingue des autres récits par son titre, sa typographie différente et son style épistolaire. Les cinq textes introductifs des parties dont *L'Immigrant* s'adressent à un destinataire qui n'est pas capable de lui répondre. Car la réponse n'est nulle part ailleurs qu'ici, à Montréal. Le titre des six nouvelles est lié aux couleurs : *Gris et blanc*, *Jaune et blanc*, *Rose et blanc*, *Noir et blanc*, *Rouge et blanc*, *Blanc*. Combinant au blanc une couleur pour chaque ethnie immigrée présente à Montréal, M. Proulx illustre les échanges et les transferts entre culture allophone et culture québécoise.

Dans *Gris et blanc*, un garçon qui vient de s'installer à Montréal écrit à son chien resté au Costa Rica. Montréal lui semble tout gris avec ces maisons grises et son asphalte gris. Cette couleur est liée à la situation misérable dans laquelle il se trouve dans cette ville nordique et froide. Pourtant, le garçon croit être sur « *le chemin vers la richesse* » (AM, p.7) et ne perd jamais l'espoir. C'est d'ailleurs pourquoi, à la fin du récit, il regarde avec émerveillement. Montréal dont la couleur générale, le gris, se couvre de neige qui transforme le Québec en pays tout blanc⁶.

Les couleurs du deuxième texte, *Jaune et blanc*, sont des métonymies. Cette nouvelle qui est dédiée à Ying Chen, auteur immigré d'origine chinoise, reflète non seulement l'échange épistolaire des *Lettres Chinoises* entre Shanghai et Montréal, mais elle représente également une idée du parallèle sur l'Autre. Les personnages des *Lettres Chinoises* emploient les termes « Montréal », « Amérique du Nord » et « Occident » sans les distinguer. Ils généralisent ainsi la culture québécoise comme celle de l'Occident. Dans *Les Aurores montréalaises*, on voit que cette généralisation ne se produit pas seulement du côté des Chinois, mais aussi du côté des Montréalais. Quand une jeune immigrante d'origine chinoise se sent perdue dans un immense magasin de quincaillerie, *Canadian Tire*, un homme s'approche d'elle et s'adresse à elle en anglais. Cette scène illustre parfaitement un préjugé des Montréalais qui veut que tous les immigrants ne parlent qu'anglais. Aussi anecdotique, la surprise de la jeune immigrante chinoise, qui trouve cent vingt-neuf modèles de couteaux au

Canadian Tire, alors qu'il n'en n'existe qu'un seul modèle en Chine, démontre que les généralisations sur l'autre et les tendances d'homogénéiser les différentes cultures ne sont que des préjugés causés par l'ignorance.

Dans la nouvelle suivante *Rose et blanc*, dédiée à Marco Micone⁷, une jeune étudiante québécoise d'origine italienne écrit à un auteur immigrant de la même origine. Elle lui explique pourquoi elle a renoncé à la langue de ses parents pour choisir le français.

Je suis née ici, je ne suis pas immigrante, je veux occuper le territoire. Depuis que je sais que ce coin de terre est francophone, je refuse de m'extraire de la majorité dominante, je refuse de stagner dans les rangs des exclus, je refuse de parler anglais avec mes parents. (AM, p. 96)

Montréal où se concentrent plus de 80 % des immigrants installés dans la province de Québec est un milieu cosmopolite qui ne les aide pas à s'intégrer au groupe francophone. La plupart des immigrants adoptent l'anglais, étant donné qu'ils savent qu'il leur est impératif de parler anglais en Amérique du nord. Mais ce choix les amène à s'exclure du groupe majoritaire à Montréal. C'est pour cette raison que la narratrice adopte la langue française. Cette décision peut se traduire comme une volonté de s'adapter à la vie d'ici, où elle est, et pour communiquer avec les gens d'ici. Elle apprend aussi l'italien, parce qu'elle garde une passion pour son pays d'origine. Ces deux langues lui servent en quelque sorte d'intermédiaire pour garder un équilibre entre son désir de s'intégrer dans son milieu social et la nostalgie de son pays d'origine.

Proulx décrit les difficultés auxquelles certaines minorités ethniques s'affrontent à Montréal dans *Noir et blanc et Rouge et blanc*. Dans la lettre adressée à Malcom X, un Haïtien immigrant parle du racisme à Montréal.

Ici, à Montréal. Soyons sérieux, vieux. Est-ce que je ne serais pas le premier informé s'il avait du racisme à Montréal ? Est-ce que je n'ai pas baladé dans tous les coins de la ville 58 456 personnes dont les trois quarts complètement blanches depuis que je fais du taxi ? (AM, p.140)

Il insiste sur le fait qu'il n'y a pas de racisme comme on en trouve aux États-Unis où l'immigration donne lieu à une assimilation pure et simple. Comparant le cas de l'Amérique du Nord où l'idéologie nationaliste a fonctionné d'une double façon contradictoire, par exclusion des Indiens et des Noirs et par inclusion des groupes d'origine européenne, le cas du Canada présente des particularités⁸. Les communautés ethnoculturelles y conservent une sorte de spécificité reconnue grâce à la politique du multiculturalisme. Le cas du Québec est encore plus particulier avec son transculturalisme. Le narrateur de *Noir et blanc* prend l'exemple de Dany Laferrière qui transporte partout au Québec deux éléments haïtiens, le soleil et le rire⁹.

Rouge et blanc est la lettre d'une Amérindienne qui est adressée à une déesse indienne. Son auteur y évoque comment ses ancêtres, guerriers de *Hochelaga*¹⁰ ont été vaincus et combien les Indiens d'aujourd'hui mènent une vie humiliante dans les réserves. Mais au lieu de s'isoler dans l'une de ces réserves, l'héroïne choisit de vivre à Montréal et de s'infiltrer parmi les vainqueurs pour s'adapter à la vie qui a changé de visage. Elle ne veut pas fuir, elle désire y enfouir de nouvelles racines et y trouver de la dignité humaine.

Pendant longtemps, les rapports avec le groupe anglophone ont préoccupé le Québec. Le crainte d'une assimilation a inévitablement conduit cette Province à voir le nationalisme comme un rempart pour préserver sa culture francophone. Mais le référendum de 1995 a placé les deux communautés dominantes, les francophones et les anglophones, devant une nouvelle situation : la nécessité d'en finir avec les conflits. Tel est le cas dans *Blanc*, qui est la lettre d'une assistante bénévole adressée à un Québécois anglophone qu'elle a accompagné jusqu'à la mort. La rencontre de ces deux personnages qui dure une semaine se sublime en une pureté absolue par le dépassement de différence entre les deux ethnies, entre les deux sexes et même entre la mort et la vie. Elle est figurée par la couleur de la neige qui tombe à la fin du récit.

Maintenant il neige, une neige que vous ne pouvez plus voir. (...) Tout à l'heure, quand vous vous échapperez complètement de votre gangue devenue si encombrante, quand vous ne serez plus ni anglophone ni montréalais ni homme, mais essence volatile affranchie de l'obscurité, je me sentirai un instant moi aussi comme un espace vierge, John, je serai comme vous une page blanche sur laquelle rien n'est encore écrit.

(AM, p. 239)

C'est la neige qui ouvre et ferme notre œuvre. Dans le premier épisode, la neige symbolise l'espoir contre la réalité grise du garçon immigré. Dans le dernier, la neige qui tombe au moment du décès du patient anglophone véhicule un message pour une nouvelle histoire qui transcendera le conflit et l'hostilité entre les ethnies et les cultures. La neige est la métonymie de Montréal où la neige tombe très abondamment et représente aussi la possibilité de toutes les couleurs à travers sa couleur blanche et sa pureté.

Conclusion

A la lecture des *Aurores montréalaises*, on remarque donc que Montréal est un creuset où les cultures d'origine et les cultures d'arrivée se trouvent mises en confrontation, en cohabitation ou encore en conflit. De multiples communautés ethniques s'y rencontrent, s'acculturent et s'enrichissent mutuellement en empruntant la culture de l'autre. Tous les personnages de diverses origines éprouvent la nécessité de communiquer, parce qu'ils ne peuvent se comprendre qu'à travers des relations interpersonnelles. Ils sont, en quelque sorte, des symboles de l'identité culturelle québécoise explorée par la littérature depuis si longtemps mais qui est également en train de se reformer. Le titre même de l'œuvre qui fait allusion aux aurores boréales nous évoque la transformation par ses caractéristiques éphémères et mouvantes. Et nous souhaitons conclure cet article en citant Marco Micone : « Aucune culture ne peut totalement en adopter une autre ni éviter d'être transformée au contact d'une autre. La culture immigrée est une culture de transition qui, à défaut de pouvoir survivre comme telle, pourra, dans un échange harmonieux, féconder la culture québécoise et ainsi s'y perpétuer¹¹ ».

(LEE In Sook, Université Hanyang)

Notes

- 1 Santoro Miléna, McPherson Karen, Bascom Galen, « Entretien avec Monique Proulx », in *The French Review*, vol. 83, No.3, 2010, p.625.
- 2 *Ibid.*, p.625.

- 3 Heinz Weinmann, *Le cinéma québécois d'avant Jésus-Christ*, l'Hexagone, 1990, p.29.
- 4 Dans ce récit, le *lit* sert de métaphore de la nation. Donc le fait qu'Eliane se fasse séduire par un anglo-Canadien et couche avec dans son lit prend une signification toute symbolique.
- 5 C'est malgré tout de Nick Rosenfeld que vient la fin de l'histoire. Il téléphone à Eliane, le lendemain de l'Ultime Consultation. (*Hello, Eliane. It's Nick Rosenfeld.*) Et pendant qu'elle ne parle pas, raidie par la méfiance, il dit ces quelques mots, les plus tendres qu'elle ait entendus dans sa langue, il ne répète que ces quelques mots d'apaisement véritable. (*I'm sorry, I'm sorry*) (AM, p.178-179)
- 6 *La beauté, Manu. La beauté blanche qui tombait à plein ciel, absolument blanche partout où c'était gris. Ah, dure assez longtemps, Manu, fait durer ta vie de chien jusqu'à ce que je puisse te faire venir ici, avec moi, pour jouer dans la neige.* (AM, p.9)
- 7 Il est écrivain québécois d'origine italienne.
- 8 Clément Moisan et Renate Hilderbrand, *op. cit.*, 37.
- 9 *Regarde notre frère Dany, qui est un roi à Montréal. (...) Il a écrit ce livre, Comment se fatiguer dans le noir avec un nègre que je lirai très bientôt un jour, et les tapis rouges et les belles se sont allongés devant lui. Penses-tu que cela aurait été possible dans une ville balayée par le souffle blanc du racisme, comme le dit si sottement Flore Saint Dieu? Notre frère Dany ne fait pas dans les courbettes, voilà pourquoi il est un roi. (...) Les autres, malgré leurs maquillages de télévision, ressemblent auprès de lui à des subalternes anémiques, car il transporte le soleil partout où il va, le soleil et le rire.* Mwen renmen I' (AM, p.143)
- 10 Ancien nom de Montréal.
- 11 Marco Micone, « Le palimpseste impossible », *Le figuier enchanté*, Montréal, Leméac, 1995, p.100.

Bibliographie

- Albert, Christian, *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, éd. Karthala, 2005.
- Bagola, Béatrice, *Le Québec et ses minorités*, actes du colloque de Trèves du 18 au 21 juin 1997, Tübingen, 2000.
- Blais, Marie-Claire, *Une Saison dans la vie d'Emmanuel*, Boréal, coll. compact, 1991.
- Canadiana, *Le Canada sous le signe de la migration et du transculturalisme*, éd. Peter Lang, 2004.

- Chen, Ying, *Les lettres chinoises*, Leméac, coll. Babel, 1998 (1993).
- Ducharme, Réjean, *L'avalée des avalés*, Gallimard, coll. folio, 1982 (1966).
- Gagnon, Alain-G, *D'un référendum à l'autre ; Le Québec face à son destin*, éd. Les presses de l'Université Laval, coll. Prisme, 2008.
- Santoro Miléna, McPherson Karen, Bascom Galen, «Entretien avec Monique Proulx», in *The French Review*, vol. 83, No.3, 2010, pp. 624-636.
- Simon Harel, *Le Voleur de parcours*, XYZ, 1999.
- Shirinian, Noémi, *La Mosaique comme métaphore de l'autre dans les Aurores montréalaises*, Queen's University, 2001.
- Micone, Marco, *Le Figuier enchanté*, Montréal, Leméac, 1995.
- Moisan, Clément et Hilderbrand, Renate, *Ces Etrangers du dedans ; une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, éd. Nota Bene, 2001.
- Proulx, Monique, *Les Aurores montréalaises*, éd. Boréal, coll. Compact, 1997 (1996).
- Raoul, Valerie, « Immigration from a Québécois Perspective: Francine Noël's Babel, prise deux ou nous avons tous découvert l'Amérique and Proulx's Les aurores montréalaises », in *Contribution to the study of world literature*, n°127, 2004, London, pp. 161-172.
- Weinmann, Heinz, *Cinéma de l'imaginaire québécois*, l'Hexagone, 1990.